

Saül KARSZ

**Mythe
de la parentalité,
réalité
des familles**

DUNOD

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2014

5 rue Laromiguière, 75005 Paris
www.dunod.com

ISBN 978-2-10-071495-7

Photo de couverture : © Christian Gasset

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Claudine Hourcadet et Jean-Jacques Bonhomme
ainsi que Marga Mendelenko et Alain-Georges Bouché
ont lu et relu les versions successives de cet ouvrage,
interrogé des passages, proposé des amendements.
Et nous avons, ensemble, une fois encore étayé notre complicité.*
SK

Table des matières

<i>Introduction. Un signifiant à tout faire</i>	1
1. La famille, entre jouissance privée et ordre public	5
Scènes de la vie de famille	7
<i>Récurrence d'une scène primitive, 8 • Des parents toujours à venir, 23 • La différence des sexes, ce malentendu, 28</i>	
Histoires de famille	40
<i>Entre dédales langagiers et embarras conceptuels, 43 • Trois indispensables, 55</i>	
Des enfants en famille	70
<i>Théories sexuelles infantiles et leurs prolongements, 71 • Il était une fois la cellule familiale, 73 • Les premiers éducateurs, presque..., 77</i>	
2. La parentalité n'est pas qu'une affaire de famille	85
Paramétrer	94
<i>Une crise (trop) annoncée, 94 • Et pourtant ambiguë, radicalement ambiguë, 99 • Lettres de noblesse, lettres de cachet, 110</i>	
Déployer	115
<i>Une leçon magistrale, 116 • Il était une fois l'immaturité, 131 • Le plus vieux métier du monde ?, 140 • Janus bifrons, 149</i>	
3. Ratures et sutures d'une idéologie matérielle	163
La parentalité, idéologie en acte(s)	168

Aujourd'hui, la parentalité	182
<i>Trois leçons et un enseignement, 182 • Valeur refuge et affaire d'État, 192 • De la famille en général à la forme-famille en particulier, 199 • Mutation anthropologique ou révolution néolibérale ?, 210</i>	
4. Accompagner des parents ou soutenir la fonction parentale ?	225
Horizons	233
<i>Des défaillances parentales aux compétences des parents, et retour, 234 • La clinique, entre psychologisme et sociologisme, 244</i>	
Voies, pistes	264
<i>Impossible neutralité, indispensable objectivité, 264 • Une éthique de l'intervention transdisciplinaire, 281 • Dilemme stratégique, 293</i>	
<i>Conclusion. Sortir de la parentalité ?</i>	297
<i>Bibliographie</i>	303
<i>Index</i>	307

Introduction

Un signifiant à tout faire

*« Ce ne sont pas les choses qui ont tellement troublé les hommes,
mais les opinions qu'on se fait des choses qui n'existent pas. »*

[Frederick Nietzsche, Aurore, V - § 563]

LA FAMILLE est au centre de toutes les attentions et de toutes sortes d'intentions. Des travaux théoriques en auscultent le développement, des interventions de terrain la prennent pour objet et objectif, des consignes administratives, juridiques et politiques cherchent à en orienter les évolutions. Souci du sens commun, référence journalistique, fiction théâtrale, cinématographique, télévisuelle, cible des politiques publiques, ritournelle des différentes églises... Multiplicité de perspectives dans laquelle il faut inclure l'extrême prolifération langagière des références familiales, sinon familialistes.

Ferdinand de Saussure nous apprend que le rapport entre un signifiant et un signifié, entre le mot et la chose est conventionnel, socio-historique dirions-nous aujourd'hui. Le signifiant « famille » n'y échappe pas. C'est le moins qu'on puisse dire ! Outre les familles nucléaire, conjugale ou élargie et leurs abondantes déclinaisons, on trouve également la famille étendue, très, voire trop étendue (mafiosi), la famille diagnostiquée en difficulté (famille défaillante), la famille imaginée sans souci (Sainte Famille), la famille dite sans histoires (connues du voisinage). Alors

qu'ils n'ont ni le désir ni les moyens de les quitter, des enfants font récrimination à leurs parents d'avoir échoué à fonder une vraie famille, ou d'en avoir fondé une tellement replète que les apparences priment sur les attentes et sur les besoins de ses membres, ainsi arrimés à un destin apparemment irrémédiable... C'est alors que J.-J. Goldman chante : « Tu es de ma famille / De mon ordre et de mon rang / Celle que j'ai choisie / Celle que je ressens / Dans cette armée de simples gens... Tu es de ma famille / Bien plus que celle du sang... ». Ce signifiant qualifie positivement les relations de travail (« dans notre entreprise, énonce le PDG, nous sommes une grande famille, il faut se serrer les coudes ! »), tout en scellant des situations de rupture (« je ne vous dois rien, nous ne sommes pas de la même famille, que je sache ! »). Confrontés à des adversités collectives, des gens qui pourtant ne se connaissent pas, s'entraident, coopèrent, s'inquiètent les uns des autres – telle une famille. Celle-ci hante le rêve fraternel, rousseauiste, libertaire, humaniste, exalté dans maintes gestes révolutionnaires, rêve d'après lequel tous les hommes font ou devraient faire partie d'une seule et même famille, l'humanité... Des usages tout aussi métaphoriques se retrouvent dans les familles botaniques, les familles biologiques, les familles sémantiques, les familles politiques, les familles de quadrumanes.

L'apport de la psychanalyse est ici irremplaçable. Il y a de la famille, ou tout au moins des relations précoces, une expérience infantile, initiale, subjectivement fondatrice, quoique jamais entièrement maîtrisée par ceux qui en sont les porteurs. Dans cette expérience, des attributs d'une famille réelle s'entremêlent inexorablement avec des caractéristiques d'une ou de plusieurs familles fantasmées, indémaillable chassé-croisé de la famille dans laquelle chacun est né et vit de fait, la famille dans laquelle chacun croit être né et a vraisemblablement vécu, et enfin des familles dans lesquelles il aurait peut-être pu naître et même vivre. Cette matrice du roman familial [Freud] est une composante majeure de la construction identitaire, marquage indélébile des nostalgies et des rancunes, des amours et des haines de chaque sujet, de ses hainamorations [Lacan]. À la fois ressourcement, bonheur, fragilité, débilisation.

Ce processus ne se termine pas avec l'enfance. C'est d'ailleurs pour cela qu'il est constitutif, significatif, efficient. Chaque sujet passe beaucoup de temps et de libido, en fait sa vie tout entière, à réélaborer – consciemment et inconsciemment – ces figures familiales qui n'arrêtent pas, elles, de le façonner à leur tour. Cela explique qu'en la matière chacun peut être relativement intarissable ou adroitement mutique, chacun sait à peu près de quoi il parle, mais peu ce qui le fait parler,

moins encore se taire. En détournant la célèbre imprécation d'André Gide, chaque sujet peut s'exclamer : « Familles, je vous ai ! »

Cette expérience redoutée et/ou aimée avec sa/ses famille(s), chacun la piste dans d'autres familles (élargie, trop-étendue, sans soucis, en difficulté, dans le monde animal et végétal, entre collègues de travail, entre camarades de lutte, dans l'humanité tout entière...). Dans le devenir de chaque sujet, ces agglomérats para-familiaux entrent en résonance avec ses familles de départ, les idéalisent, les subliment, les actualisent, sont vécus comme des entraves malsaines à la vraie vie familiale, permettent au contraire de s'en détacher, aident à l'oublier, ravivent l'horreur, la nostalgie, les remords, ressuscitent les plaisirs, les joies, les bonheurs... D'où, notamment, les avatars quelque peu archaïques, soit les inexorables dimensions infantiles qui jalonnent l'évitement, l'attachement et l'éloignement de chacun vis-à-vis des groupes, associations, entités diverses. La cause du désir ne cesse de poindre dans la cause associative, syndicale, politique, entrepreneuriale, dans l'emploi et le chômage, dans la cause que chacun déteste, abhorre et/ou à laquelle il se consacre corps et âme. Pistage courant, recherche récurrente, labeur incessant.

Sans aboutissement concevable, néanmoins. Ces autres familles convoquent des coordonnées et des enjeux explicitement idéologiques et politiques, situés complètement ailleurs que dans l'expérience infantile et ses prolongements narcissiques à l'âge adulte. L'expérience du travail et de la grève, de l'école et des vacances, de la coopération et de la solitude, de la vie et de la mort, n'est pas seulement, n'est pas fondamentalement une expérience personnelle ou interpersonnelle.

Ces familles syndicales, politiques, associatives, etc., rappellent que même la famille de départ n'est aucunement subsumée dans l'expérience infantile, ni non plus adulte. Elle les déborde de toutes parts. Elle joue un rôle fondateur, initiatique – mais uniquement et exclusivement du point de vue du vécu et des représentations du sujet ! Car bien d'autres paramètres socio-historiques, économiques, politiques, idéologiques organisent le fonctionnement des familles, en deçà et au-delà de leur impact subjectif et comme condition de cet impact... Paramètres extérieurs qui les encadrent, en fixent les limites, les ressources et les marges d'initiative. Paramètres également actifs en leur sein, dans l'intimité des amours et des haines singulières qui font et parfois défont les familles.

Celles-ci sont toujours prises, littéralement prises au sein de conditions sociales déterminées, dans des espaces-temps connotés, traversées de fond en comble par des dynamiques, des alliances et des conflits qui,

Marx nous l'apprend, jamais ne sont uniquement psychiques, fussent-ils inconscients.

La catégorie de parentalité y prend son envol – son grand intérêt étant de souligner que les affaires de famille ne sont surtout pas des affaires familiales.

Envol d'une catégorie qui est à la fois tête de pont d'une problématique théorique précise, pointe avancée d'un déploiement idéologique majeur, carrefour de multiples enjeux individuels et collectifs que la famille illustre mais n'épuise surtout pas, cible de traitements aucunement neutres ni pour les intervenants ni pour les destinataires et qui par là même interroge la possibilité de diagnostics objectifs, raison d'être de services, institutions et pratiques professionnelles spécialisées. Voilà un ensemble bigarré, multidimensionnel, disparate, complexe sans doute, aucunement compliqué. Notre recherche, pour mieux dire notre aventure, peut donc débiter.

Chapitre 1

La famille, entre jouissance privée et ordre public

« Considérer un fait comme *naturel* est une démarche *culturelle*. »
[Cl. Meillassoux, *Mythes et limites de l'anthropologie*,
Lausanne, Ed. Page deux, 2001]

COMMENT ABORDER la question de la famille sans interroger un certain nombre de représentations la concernant ? Comment comprendre sa logique, ou plutôt ses logiques, ses dynamiques enchevêtrées, les forces centrifuges et centripètes qui ne cessent de la traverser, voire de la recomposer, sans en même temps se soucier des évidences tenaces et des multiples truismes qui l'investissent continûment ? La famille est à la fois, et indissociablement, un des thèmes les plus étudiés, une des réalités les plus prégnantes, et le dépositaire indéfiniment renouvelé de foisonnants imaginaires. Tel est l'axe du présent chapitre.

La famille inspire une masse considérable d'écrits et de discours en tous genres, de connaissances et réflexions de toutes origines, d'auscultations, diagnostics et pronostics divers et variés. De la sociologie à la psychologie et la psychanalyse, en passant par l'histoire, l'anthropologie, le droit, la psychiatrie, des enseignements précieux sont disponibles,

d'incontournables avancées que nous ne saurions nullement méconnaître. Il en va de même pour une vaste cohorte d'écrits professionnels dus à des travailleurs sociaux, des magistrats, des psychologues, sans oublier les documents administratifs, les textes d'orientation, les rapports de recherche, etc. Il importe cependant de ne pas accorder à cet ensemble une cohésion qu'en fait, il ne possède pas. Convergences et affinités, mais aussi divergences, discordances et contradictions y sont d'autant plus fréquentes que ces développements disciplinaires s'effectuent en parallèle les uns vis-à-vis des autres, sans guère s'articuler ni prendre effectivement acte de ce qui se fait dans d'autres champs, moins encore en s'y ressourçant. Cette cohésion instable n'obéit pas à des raisons uniquement théoriques, ni exclusivement à des intérêts institutionnels. Elle est également imposée par la thématique abordée. Les fortes variations des organisations familiales concrètes, la mosaïque des combinaisons parentales, l'hétérogénéité des modalités conjugales découragent d'emblée toute velléité de complétude sans faille, de savoir sans reste. Aucune discipline, aucune théorie ne saurait – surtout aujourd'hui – s'arroger une quelconque vue exhaustive et définitive à propos de la famille. Le savoir absolu n'y est vraiment pas de mise, mais la recherche circonstanciée, l'analyse argumentée, la clinique de situations chaque fois spécifiques. Las, ces principes somme toute élémentaires s'en trouvent maintes fois fragilisés par des chercheurs et des praticiens pressés de fondre la complexité du réel dans la simplicité de leur schéma préféré.

Trop souvent, les questions familiales jouent en manière d'écran projectif sur lequel défilent toutes sortes d'attentes, fantasmes, satisfactions, déceptions, rationalisations à la fois individuelles et collectives, subjectives et, comme on dit, « sociales » : dans tous les cas, idéologiques. Difficile d'en parler sans impliquer sa propre famille, celle qu'on a eue, cru avoir, aurait aimé avoir, espère avoir un jour, souhaite ne plus avoir. Difficile d'en traiter sans intercaler dans une plus ou moins grande mesure des descriptions quant à ce que la famille est de fait, dans son organisation et son fonctionnement objectifs, et des supputations quant à ce qu'elle aurait été jadis, ce qu'elle devrait et/ou pourrait devenir demain... Descriptions, analyses et déclamations se succèdent dans une noria aussi infatigable que fatigante. Les évolutions de la famille inquiètent nombre de chercheurs, journalistes, décideurs administratifs et politiques, travailleurs sociaux. Une certaine « opinion publique » exige à cors et à cris une restauration aussi urgente que vigoureuse, sans toutefois indiquer ce qu'il s'agirait de restaurer ni comment accomplir, concrètement, pareille entreprise de salubrité publique. D'autres points de vue, plus circonspects, auquel le présent ouvrage s'associe, tentent de

comprendre ce qu'il en est aujourd'hui de la famille et d'en accompagner théoriquement et pratiquement les mutations. Avec une crainte toutefois : non pas des évolutions familiales mais, surtout et avant tout, de la rareté des débats de fond en la matière, condition sans doute de la surabondance de lieux communs.

Il semble improbable d'aborder les questions familiales sans mobilisation imaginaire, sans investissements fantasmatiques et fantomatiques, sans romances, bref sans inconscient – et sans que ces questions représentent des enjeux de société. C'est ainsi qu'elles donnent prise à la problématique de la parentalité.

Afin d'en décliner les formes et les contenus, dans le présent chapitre nous travaillons quelques *scènes de famille*, saynètes et/ou drames où se jouent et rejouent des structures constitutives de la vie familiale, des paradigmes qui rendent celle-ci possible, désirable et/ou exécrable. Nous abordons ensuite ce qu'il en est des *histoires de famille*, forcément semées de vives ambivalences, d'épopées plus ou moins héroïques et d'épisodes plus ou moins reluisants. Histoires, en effet, car à défaut de cet ancrage dans le temps et dans l'espace, il n'y a plus ou il n'y a pas encore de famille. S'y aventurer n'étant cependant pas chose aisée, il vaut mieux compter sur quelques guides susceptibles d'orienter le regard et d'instruire la perception : nous allons évoquer *trois indispensables* qui, sans être les seuls, restent obligatoires pour se risquer intelligemment dans les scènes et dans les histoires de famille. Dernier item, et pas des moindres, nous traitons des *théories infantiles* sur la famille, dont la perpétuation idéologique et politique à l'âge dit adulte nous réserve d'étonnantes découvertes.

Ces repérages serviront à situer la place où se tient cette construction socio-historique particulière, espace de solidarités et d'égoïsmes, de pactes conscients et inconscients, d'amours et de haines tenaces, configuration aussi définitive qu'éphémère, dispositif d'agencement des sexualités infantiles et adultes, unité de consommation, engrenage stratégique dans la reproduction des rapports sociaux... bref, la place de cette construction pluridimensionnelle que nous sommes habitués à condenser sous le signifiant, unificateur et par là passablement réducteur, de « famille ».

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE

Nombre des scènes évoquées ci-après paraissent d'autant plus banales que leur impact est le plus souvent sous-estimé. On serait même tenté

d'y voir des exceptions à une règle pourtant rarement explicitée comme telle, normalité plus invoquée qu'argumentée. Or, mettre ces scènes en avant entraîne quelques éclairants déplacements théoriques et pratiques dans la façon de prendre en compte la famille.

Il n'en reste pas moins que nous ne sommes pas en présence d'un panorama exhaustif. Ces scènes sont des expériences et des registres partiels, partiels, incomplets, quoique constitutifs et finalement impossibles à éluder.

Réurrence d'une scène primitive

Scène originaire, première, dimension capitale de l'architecture familiale, de ses projets, soucis, satisfactions, de son fonctionnement et même de ses dislocations. Constamment rejouée au fur et à mesure que de nouvelles familles se constituent, se développent, y compris quand, cloîtrées dans l'intimité de leur domicile qu'elles quittent le moins possible, elles s'imaginent à l'abri de tout regard, protégées de toute injonction¹. Scène finalement banale, domestique, renouvelée autant de fois qu'il y a de familles, au point que de nombreux parents, des professionnels et plus d'un chercheur succombent à l'illusion d'après laquelle la dite scène serait on ne peut plus naturelle, spontanée, à tel point évidente que son élucidation serait superflue. Mais justement parce qu'il s'agit d'une scène primitive, c'est-à-dire fondatrice, elle joue un rôle non négligeable dans le fonctionnement intime de chaque famille, dans la place que celle-ci occupe et les fonctions qu'elle joue dans une société donnée, et bien entendu dans les représentations à son propos.

De quoi s'agit-il ? Vont jouer dans cette scène une femme et un homme, ils sont mariés, pacsés, cohabitent de façon permanente ou sporadique. Accident et/ou décision mûrie, ils vont avoir un enfant. Au bout d'un processus indissociablement biologique, psychique, économique, idéologique, bref social, la génitrice accouche d'un bébé tout beau, tout

1. Hormis leur acception juridique, des formules comme « *chez moi* », « *chez nous* » évoquent l'espace retranché où chacun imagine vivre, zone éminemment privative à l'abri des contraintes dites extérieures. Cependant, « chez moi » et « chez nous » ne sont nullement dissociables du genre et des conditions du logement, du voisinage proche et éloigné, du statut de locataire ou de propriétaire, de la place objective occupée dans l'ensemble des rapports sociaux, ni non plus des interdictions et des autorisations par lesquelles chacun est tenu et/ou se croit tenu. Rien n'empêche de proclamer haut et fort que « *chez moi, je fais ce que je veux !* », d'y croire même : une plaisante assurance, une impression d'intimité, un élan narcissique en découlent. Ce n'est pas pour autant que le réel est effacé.

neuf. L'événement a lieu dans une maternité, sans incident majeur, à la grande joie de la génitrice en train de devenir mère et du géniteur qui a hâte de devenir père, quoiqu'*in petto* il se demande comment cela va vraiment se passer. Sous son calme apparent et sa fatigue réelle, la génitrice naissant à sa condition maternelle ne manque pas, de son côté, de s'interroger, pour elle autant que pour son conjoint, mais, puisque quelqu'un doit assurer et même rassurer...

Entrée en scène classique, même si celle-ci peut être jouée par bien d'autres personnages, des « ventres loués », des couples dits homosexuels, différentes procédures de procréation médicalement assistée, de nombreux scénarios d'adoption, etc. Restons-en, pour le moment, à la scène classique. Un sujet désigné comme femme et un autre désigné comme homme font un enfant : nous dirons qu'ils le convoquent à naître, qu'ils l'assignent à venir au monde.

D'emblée, tout enfant est toujours et par définition attendu. Il ne peut pas ne pas l'être. Pas toujours désiré, certes. Même si le désir est loin de se réduire à sa face consciente, calculée, maîtrisée, et n'est nullement synonyme de motivation ou d'envie, tout en n'étant pas non plus forcément politiquement correct. Attendu par la génitrice et par le géniteur qui se voient déjà en mère et en père, tous deux – mais chacun à sa manière – s'apprêtant vraisemblablement à entrer en parentalité. Ou qui se demandent ce qu'il en est. Attendu par les familles respectives, proches et élargies, qui à cette occasion ravivent leur plaisir de se revoir, se réconcilient de bonne grâce eu égard aux heureuses circonstances présentes ou se regardent en chiens de faïence, ne voyant pas en quoi un innocent nouveau-né allégerait les lourds contentieux qui les séparent depuis un certain épisode épouvantable dont personne pourtant n'a gardé un souvenir clair. Attendu par le médecin obstétricien, la sage-femme, les infirmières et/ou les aides-soignantes, par leur savoir-faire, lequel ne va pas sans quelques lacunes parfois gênantes, attendu par les compétences et représentations technico-idéologiques de ces professionnels à propos de l'accouchement et des douleurs qui l'accompagnent, qui doivent l'accompagner, qui ne doivent pas l'accompagner. Attendu par la disponibilité subjective des professionnels dans le cadre objectif de la planification hospitalière et de la rationalisation des choix budgétaires, outre leur position à propos de la jurisprudence Perruche, leurs propres histoires personnelles, les rapports entre ces différents professionnels et la hiérarchie administrative, les conditions de travail et de rémunération. Attendu par différents psys, qui signalent avec plus ou moins de constance leur mise à disposition. Attendu par le carnet de santé, les visites à la P.M.I. et/ou chez le pédiatre, celui-ci pouvant